

Séquence : La Grande Guerre à jamais gravée dans nos mémoires

Cette séquence pédagogique s'inscrit dans le cadre d'un projet transdisciplinaire (Lettres/Histoire-Géographie/Anglais) et international intitulé « Mémoires partagées de la Grande Guerre à travers la mobilisation des soldats » et labellisé par la Mission du Centenaire.

Objet d'étude : La question de l'homme dans les genres de l'argumentation du XVI^e siècle à nos jours

Supports : GT (lectures analytiques et cursives) et images (affiche de propagande et planches de B.D.)

Problématique : Comment faire entrer l'Histoire dans l'histoire personnelle ou fictive ?

Objectifs généraux :

- ✓ Lire des récits de guerre et cerner comment se développe la réflexion romanesque sur la guerre et la paix
- ✓ Lire des textes authentiques, témoins d'une époque et garants de la mémoire
- ✓ Découvrir la littérature engagée

Séance 1 : Mobiliser par l'image

Dominante lecture de l'image (HDA)

Objectif = analyser une affiche de propagande

Support : *L'Alsace heureuse* de Jean Waltz dit Hansi, 1919

- **HDA** : Questions d'analyse de l'image

Séance 2 : La mobilisation au cœur du débat

Dominante lecture

Objectif = lire et analyser des extraits de roman autour de la mobilisation générale

Supports : extraits des *Thibault, L'Été 1914*, Roger Martin du Gard, 1936 (L.A.1 et L.C.1)

- **Lecture analytique** (L.A.1) à partir de la problématique suivante : Comment à travers le dialogue de deux frères, le romancier propose-t-il une réflexion sur la guerre et la paix ?
- **À retenir** : Le pacifisme et le patriotisme
- **Lecture cursive** (L.C.1) d'un autre extrait des *Thibault, L'Été 1914*

Séance 3 : La mobilisation de l'intérieur

Dominantes lecture et oral

Objectifs = lire des textes authentiques sur la mobilisation des soldats et cerner l'élan patriotique

= être capable de mettre en espace des lettres de Poilus

Supports : Lettre de Maurice Maréchal extraite de *Paroles de Poilus* de J-P. Guéno (L.A.2)

: Lettres de Poilus calédoniens : celle de Philippe Vautrin extraite de *Six frères dans la Grande Guerre (1915-1918)*, Félix Vautrin, 2009 et celle de Louis Gondelon extraite de *1914-1918. Mémoires océaniques de la Grande Guerre. Chronique calédonienne*. Musée de la ville, nov. 1999 (L.C.2 et L.C.3)

- **Lecture analytique** (L.A.2) à partir de la problématique suivante : Comment s'exprime l'élan patriotique à travers cette lettre ?
- **Visite guidée de l'exposition** permanente sur les Calédoniens dans la Grande Guerre au Musée de la ville de Nouméa « Mémoires océaniques de la Grande Guerre » et visite des Archives de la Nouvelle-Calédonie
- **Lectures cursives** de lettres de Poilus calédoniens (L.C.2 et L.C.3), australiens et néo-zélandais
- **Mise en espace de lettres** de Poilus calédoniens, australiens et néo-zélandais

Séance 4 : Dénoncer la monstruosité de la guerre

Dominantes lecture, écriture et HDA

Objectif = lire et analyser des extraits de roman et de B.D. proposant une vision négative de la guerre

Supports : extrait de *Voyage au bout de la nuit*, Céline, 1932 (L.A.3)

: planches extraites de *C'était la guerre des tranchées*, Tardi, 1993, pp. 98 et 112

- **Commentaire littéraire** de l'extrait de Céline (Entraînement à l'épreuve écrite)
- **HDA** : La Grande Guerre vue par Tardi

La dernière séance est consacrée à l'évaluation finale sous forme de sujet type BAC.

L.A.1 : extrait des *Thibault, L'Été 1914*, Roger Martin du Gard, 1936

En 1914, à la veille de la déclaration de guerre, Antoine, médecin, demande à son frère Jacques, un révolutionnaire pacifiste, ce qu'il compte faire en cas de mobilisation.

– Ce que je peux te dire, c'est que je me couperais plutôt les deux mains que de me laisser mobiliser.

Antoine détourna les yeux, une seconde.

– C'est l'attitude la plus...

5 – ...la plus lâche ?

– Non ; je n'ai pas pensé ça, fit Antoine, affectueusement. Mais, peut-être : l'attitude la plus égoïste...

Comme Jacques ne bronchait pas, il poursuivit :

– Ne crois-tu pas ? En un pareil moment, refuser de servir, c'est faire passer son intérêt personnel avant l'intérêt général.

– Avant l'intérêt *national* ! riposta Jacques. L'intérêt général, l'intérêt des masses, c'est manifestement la paix, et non la guerre !

Antoine fit un geste évasif, qui semblait vouloir écarter de la conversation toute controverse¹ théorique. Mais Jacques insista :

15 – L'intérêt général, c'est moi qui le sers, – par mon refus ! Et je sens bien, – je sens d'une façon indubitable, – que ce qui se refuse en moi, aujourd'hui, c'est le meilleur !

Antoine retint un mouvement d'impatience :

– Réfléchis, voyons... Quel résultat pratique peux-tu espérer de ce refus ?

20 Aucun !... Quand tout un pays mobilise, quand l'immense majorité – comme ce serait le cas – accepte l'obligation de la défense nationale, quoi de plus vain, de plus voué à l'échec, qu'un acte isolé d'insubordination ?

Le ton restait si volontairement mesuré, si affectueux, que Jacques en fut touché. Très calme, il regarda son frère, et esquissa même un sourire amical.

25 – Pourquoi revenir là-dessus, mon vieux ? Tu sais bien ce que je pense... Je n'accepterai jamais qu'un gouvernement puisse me forcer à prendre part à une entreprise que je considère comme un crime, comme une trahison de la vérité, de la justice, de la solidarité humaine... Pour moi, l'héroïsme, il n'est pas du côté de Roy² : l'héroïsme n'est pas de prendre un fusil et de courir à la frontière ! c'est de lever les crosses, – et de se laisser conduire au poteau, plutôt que de se faire complice !... Sacrifice illusoire ? Qui sait ? C'est l'absurde docilité des foules qui a rendu et rend encore les guerres possibles... Sacrifice isolé ? Tant pis... Si ceux qui ont le cran de dire « non » doivent être peu nombreux, qu'y puis-je ? C'est peut-être simplement parce que... Il hésita : parce qu'une certaine... force d'âme
35 ne court pas les rues...

Antoine avait écouté debout, étrangement immobile. Un mouvement imperceptible faisait vibrer la ligne de ses sourcils. Il regardait fixement son frère, et respirait à petites bouffées, comme un dormeur.

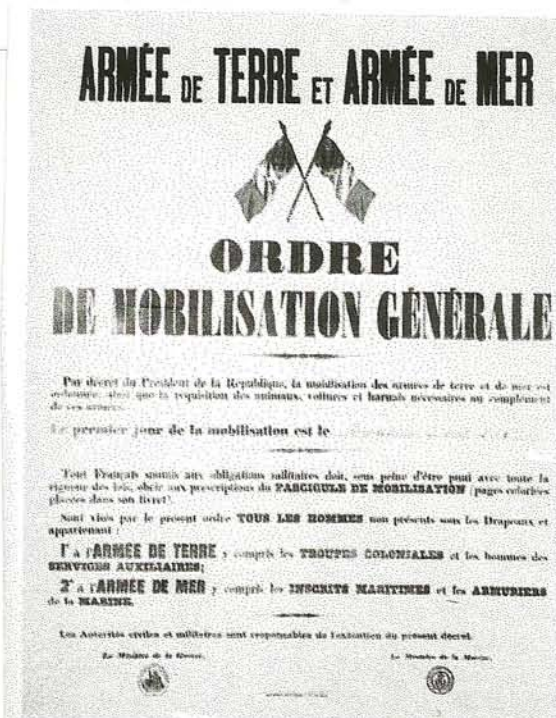
40 – Je ne nie pas qu'il faille une force morale peu commune pour s'insurger³, seul ou presque, contre un décret de mobilisation, fit-il enfin, avec douceur. Mais c'est une force perdue... Une force qui va stupidement se briser contre un mur !... L'homme
45 convaincu, qui se refuse à la guerre et se fait fusiller pour sa conviction, je lui accorde toute ma sympathie, toute ma pitié... Mais je le tiens pour un rêveur inutile... Et je lui donne tort.

Jacques se contenta d'écarter légèrement les bras, comme il avait déjà fait lorsqu'il avait dit : « Qu'y puis-je ? »

Antoine le considéra un instant en silence. Il ne désespérait pas encore. [...]

55 – Réfléchis, mon petit... Il ne s'agit pas d'approuver la guerre, – crois-tu que je l'approuve ? – il s'agit de la subir. Roger Martin du Gard, *Les Thibault, L'Été 1914* (1936)

1. **controverse** : discussion, débat dans lequel s'affrontent des idées opposées.
2. (Manuel) Roy : collaborateur d'Antoine aux idées nationalistes.
3. **s'insurger** : se révolter.



▲ Ordre de mobilisation générale du 2 août 1914, affiche (musée de l'Armée, Paris).

L.A.2 : Lettre de Maurice Maréchal, *Paroles de Poilus*, J-P. Guéno

Le recueil *Paroles de Poilus* est un recueil de vraies lettres de poilus confiées par d'anciens poilus ou leur famille aux historiens qui les ont recueillies, sous la direction de Jean-Pierre Guéno, pour faire vivre la mémoire de ces jeunes gens qui ont passé des années dans les tranchées ou y sont morts.

Maurice Maréchal avait vingt-deux ans en 1914. Après la guerre, il deviendrait l'un des plus grands violoncellistes du monde: l'égal de Casals et l'un des maîtres de Rostropovitch. Entre 1914 et 1919, le matricule 4684 classe 12 fut soldat de 2^e classe et agent de liaison. En mai 1915, un autre poilu lui fabriqua un violoncelle avec les morceaux d'une porte et d'une caisse de munitions. Ce violoncelle signé par les généraux Foch, Pétain, Mangin et Gouraud est aujourd'hui conservé à Paris, à la Cité de la musique.

Samedi 1^{er} août
Mobilisation générale.
Au jour le jour!

Dimanche 2 août

5 Premier jour de la mobilisation générale. Hier matin, j'ai pris la
résolution d'agir en Français ! Je rendais mes cartons à la Musique,
quand je me suis retourné machinalement sur la ville, la cathé-
drale vivait, et elle disait : « Je suis belle de tout mon passé. Je suis
la Gloire, je suis la Foi, je suis la France. Mes enfants qui m'ont
10 donné la Vie, je les aime et je les garde. » Et les tours semblaient
s'élever vers le ciel, soutenues seulement par un invisible aimant.
Et Meyer me dit : « Vois-tu des boulets dans la cathédrale ? » J'ai été
à l'infirmerie, je serai du service armé et si on touche à la France,
je me battrai. Toute la soirée, des mères, des femmes sont venues à
15 la grille. Les malheureuses ! Beaucoup pleuraient, mais beaucoup
étaient fortes. Maman sera forte, ma petite mère chérie, qui est
bien française, elle aussi ! J'ai reçu sa lettre ce matin, dimanche.
Ici, je te confie un secret, carnet, elle contenait cette lettre, une
lettre d'une jeune fille qui aurait peut-être pu remplacer Thérèse
20 un jour. Si je pars et si je meurs, je prie ma petite mère de lui
dire combien j'ai été sensible à sa lettre de Villers, combien je l'ai
appréciée dans sa droiture, dans son courage, dans sa grâce ; com-
bien je la remercie des bonnes paroles que j'ai vraiment senties
être d'une amie. Je suis sorti ce matin prendre du linge, poser
25 mon violoncelle chez Barette. J'ai écrit à petite mère. Je ne peux
pas écrire à tous, mais je pense pourtant à tous nos amis.

Maurice MARÉCHAL

L.A.3 : extrait de *Voyage au bout de la nuit*, Louis-Ferdinand CÉLINE, 1932

Louis-Ferdinand Céline s'est inspiré de sa vie pour rédiger *Voyage au bout de la nuit*. Il partage son prénom avec son héros, Ferdinand Bardamu. « Bardamu » est composé du mot « barda », qui désigne l'équipement porté sur le dos par un soldat, et du participe passé « mû », du verbe « mouvoir » qui implique l'idée de mouvement. Le personnage est confronté à une bataille après avoir été enrôlé en tant que soldat au cours de la Première Guerre mondiale.

5 On est puceau de l'Horreur comme on l'est de la volupté¹. Comment aurais-je pu me douter moi de cette horreur en quittant la place Clichy² ? Qui aurait pu prévoir, avant d'entrer vraiment dans la guerre, tout ce que contenait la sale âme héroïque et fainéante des hommes ? À présent, j'étais pris dans cette fuite en masse, vers le meurtre en commun, vers le feu... Ça venait des profondeurs et c'était arrivé.

10 Le colonel ne bronchait toujours pas, je le regardais recevoir, sur le talus, des petites lettres du général qu'il déchirait ensuite menu, les ayant lues sans hâte, entre les balles. Dans aucune d'elles, il n'y avait donc l'ordre d'arrêter net cette abomination ? On ne lui disait donc pas d'en haut qu'il y avait méprise ? Abominable erreur ? Maldonne³ ? Qu'on s'était trompé ? Que c'était des manœuvres pour rire qu'on avait voulu faire, et pas des assassinats ? Mais non ! « Continuez, colonel, vous êtes dans la bonne voie ! » Voilà sans doute ce que lui écrivait le général des Entrayes, de la division, notre chef à tous, dont il recevait une enveloppe chaque cinq minutes, par un agent de liaison, que la peur rendait chaque fois un peu plus vert et foireux. J'en aurais fait mon frère peureux de ce garçon-là. Mais on n'avait pas le temps de fraterniser non plus.

20 Donc pas d'erreur ? Ce qu'on faisait à se tirer dessus, comme ça, sans même se voir, n'était pas défendu ! Cela faisait partie des choses qu'on peut faire sans mériter une bonne engueulade. C'était même reconnu, encouragé sans doute par des gens sérieux, comme le tirage au sort, les fiançailles, la chasse à courre !... Rien à dire. Je venais de découvrir tout d'un coup la guerre tout entière. J'étais dépuclé. Faut être à peu près seul devant elle comme je l'étais à ce moment-là pour bien la voir la vache, en face et de profil. On venait d'allumer la guerre entre nous et ceux d'en face, et à présent ça brûlait ! Comme le courant entre les deux charbons, dans la lampe à arc. Et il n'était pas près de s'éteindre le charbon ! On y passerait tous, le colonel comme les autres, tout mariolé⁴ qu'il semblait être, et sa carne ne ferait pas plus de rôti que la mienne quand le courant d'en face lui passerait entre les deux épaules.

1. Du plaisir sexuel.

2. Place de Paris, à la limite du 9^e et du 17^e arrondissements.

3. Erreur dans la distribution des cartes.

4. Fier.

L.C.1 : extrait des *Thibault, L'Été 1914*, Roger Martin du GARD, 1936

La scène se passe à Paris, en 1914, au mois d'août. Jacques, un jeune homme, et Jenny, son amie d'enfance, se promènent au centre de la ville.

Tout à coup, juste comme ils débouchaient place de la Madeleine¹, un vacarme assourdissant remplit l'espace : la grosse cloche de l'église tintait, par grands coups d'une seule note, distincts, bourdonnants, solennels.

Les gens, figés sur place, se dévisagèrent un instant avec stupeur. Puis il se mirent à courir dans toutes les directions.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? balbutia Jenny, que Jacques avait saisie par le bras.

– Ça y est, murmura quelqu'un, auprès d'eux.

Au loin, d'autres cloches s'ébranlaient : Saint-Augustin, l'Assomption, Saint-Louis-d'Antin, Saint-Roch². En une minute, le ciel orageux était devenu pareil à une coupole de bronze, heurtée de toutes parts du même rythme tenace, sinistre comme un glas³.

Jenny ne comprenait pas. Elle répétait :

– Qu'est-ce qu'il y a ? Où court-on ?

Sans un mot, il l'entraîna sur la chaussée que des centaines de personnes, insouciantes des voitures, traversaient en tous sens.

Un attroupement, qui grossissait à vue d'œil, s'était formé, là-bas, devant le bureau de poste de la Madeleine. Sur le vitrage, un papier blanc venait d'être collé, de l'intérieur. Mais Jacques et Jenny se trouvaient à trop grande distance pour pouvoir lire. On entendait murmurer : « Ça y est... Ça y est... » Ceux des premiers rangs demeuraient une minute, hébétés, le front levé vers l'affiche, qu'ils avaient l'air d'épeler, à grand effort d'attention. Puis ils se retournaient, l'œil morne, le visage suant et défait ; les uns, sans rien dire, sans regarder personne, se frayaient un passage, et s'enfuyaient, le menton sur la poitrine ; d'autres, au contraire, les yeux embués, hochaient la tête, et s'en allaient comme à regret, quêtant des regards fraternels, et balbutiant des paroles étouffées qui ne trouvaient pas d'accueil.

Enfin, les deux jeunes gens purent approcher à leur tour. Sur la petite feuille rectangulaire, fixée au carreau par quatre pains à cacheter⁴ rosâtres, une écriture impersonnelle, appliquée, une écriture de femme, avait tracé ces trois lignes, sagement soulignées à la règle :

MOBILISATION GÉNÉRALE

Le premier jour de la mobilisation

est le dimanche 2 août.

Jenny serrait contre son buste la main que Jacques avait glissée sous son bras. Lui, il restait immobile. Comme les autres, il pensait : « Ça y est. » Dans son cerveau, les pensées se succédaient, très vite. Il s'étonnait, malgré tout, de souffrir si peu. N'eût été ce tocsin⁵ qui, de seconde en seconde, lui martelait le cerveau, peut-être même eût-il ressenti une sorte de détente nerveuse : cette espèce de soulagement organique que lui apporterait tout à l'heure, sans doute, à la fin de cette journée orageuse, la première goutte de pluie...

1. **place de la Madeleine** : place située au cœur de Paris, avec une église qui porte le même nom.

2. noms d'églises situées dans le centre de Paris.

3. **le glas** : le tintement de cloches d'église qui annonce la mort ou les obsèques de quelqu'un.

4. **des pains à cacheter** : des morceaux de pâte (comme de la cire) dont on se sert pour fermer les enveloppes.

5. **le tocsin** : la sonnerie de cloches d'église qui donne l'alarme (incendie, émeute, guerre).

6. **un illuminé** : une personne qui a des idées irréalisables et les soutient aveuglément.

L.C.2 : extraits de la lettre de Philippe Vautrin,

Six frères dans la Grande Guerre (1915-1918), Félix VAUTRIN, 2009

Le premier contingent calédonien pour le front quitte Nouméa, par le Sontay, le 23 avril 1915. Cinq frères Vautrin, appelés des classes 1908 à 1914, en font partie. Il s'agit de Louis, Gaston, Maurice, Philippe et Camille. Le sixième garçon de la fratrie, Octave, ne partira qu'avec le troisième contingent, le 3 décembre 1916, à bord du Gange. Le 11 juillet 1915 Philippe rédige un courrier à son jeune frère Octave, sachant que ce dernier a été incorporé depuis leur départ de Nouméa. Il cherche à le conseiller et revient, non sans émotion, sur le jour de son départ.

Tu as donc quitté le collège le 15 mai ! Voilà donc près de deux mois que tu es à la caserne. Tu as été affecté à la compagnie n°2, il vaut mieux pour toi, c'est encore celle qui marche le mieux des deux ! [...]

5 Quant à la formation d'un nouveau contingent, si cela arrivait, il faudrait s'y plier et accepter le fardeau sans se plaindre, car cela n'avancerait à rien ! [...]

10 La dernière personne que j'ai quittée des yeux, le 23 avril, au moment du départ, est Monsieur Ducos, le professeur du collège et le dernier point que j'ai aperçu, en Nouvelle-Calédonie, est le collège La Pérouse. Je l'ai vu encore longtemps après avoir quitté le phare, puis, sensiblement, il disparaissait. À la nuit, je ne voyais plus un seul point. [...]

Nous allons commencer ces jours-ci un rigoureux entraînement : huit heures et demie d'exercices par jour. Ça va être dur pour nous qui avons l'habitude d'en faire quatre et demie ou cinq à Nouméa ! Mais enfin, nous ferons notre possible pour y tenir le plus longtemps possible.

Extraits de la lettre de Philippe Vautrin à son frère Octave, in *Six frères dans la Grande Guerre (1915-1918)*, © Cercle du Musée de la Ville de Nouméa, 2009 pp. 23-24

L.C.3 : Extrait de la dernière lettre adressée à sa mère par Louis Gondelon, tombé sur le front de Somme le 12 septembre 1916.

« Bien chère maman,

Je t'écris en pleine offensive. Depuis 3 jours le régiment se bat, et fait décimer le 3ème et 6ème colonial, nous subissons de lourdes pertes : les Allemands en subissent le double de nous. Mais cela ne ressuscite pas les morts. J'ai lu les journaux du pays, elles ont bien raison de rire un peu les filles de Calédonie, car elles ne riront peut-être plus beaucoup. Nombreuses sont celles qui pleureront. Les Calédoniens se font massacrer. Peu nombreux sont ceux qui sont debout à l'heure actuelle ! La majeure partie a été comptée comme disparus, c'est à dire prisonniers ou morts ! Nombreux sont les pauvres petits déchiquetés par les obus et qui gisent dans un coin de terre où jamais ceux qui les aiment ne viendront prier. Pauvre mère va ! C'est terrible la guerre ! J'ai fait le sacrifice de ma vie ! Peu m'importe la mort à moi qui ai tant souffert. Hier soir je me suis confessé, maintenant je suis prêt mais ce que je voudrais, et de tout mon cœur, c'est que les générations futures ignorent les horreurs de la guerre. Je voudrais qu'on élève les petits avec l'amour du prochain ; qu'ils sachent bien que leurs aînés tout en se sacrifiant du fond du cœur maudissent la guerre ! Mon copain Henri Martin a été blessé à mes côtés, tout d'abord cela m'a fait quelque chose de voir le sang ruisseler de celui qui était un peu mon frère. Puis j'ai été heureux lorsque j'ai vu la blessure ! Ce n'est rien, l'éclat d'obus est venu s'arrêter sur la clavicule. Cela lui vaut 2 mois d'hôpital, c'est à dire 2 mois de tranquillité, de bonheur ! Près de nous autres. Je suis bien seul maintenant, j'ai bien Lesaine mais ce n'est pas Martin. Embrasse bien mes sœurs et les pauvres petits que j'ai peu connus, qu'ils prient de temps en temps pour leur tonton, que Dieu les épargne et les rende heureux. Ne t'en fais pas si je viens à tomber, ce sera en bon français. Je n'aurai fait que suivre la loi commune à tant de Calédoniens. Je n'aurai pas été un lâche. Du fond du cœur je te dis au revoir, J'ai confiance, la vierge Marie me protégera. Bons baisers à tous surtout à Mandi. Je t'embrasse du fond du cœur. Ton petit qui t'aime. Louis »

Source : 1914-1918. *Mémoires océaniques de la Grande Guerre. Chronique calédonienne.*
Musée de la ville, novembre 1999, cité p 71.